

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 570 - SAMEDI, 6 AVRIL 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



CHENG YEN HOON, plénipotentiaire chinois



SOLDATS CHINOIS PORTANT DES PROVISIONS



C. A. FRIPP.

LE CONFLIT CORÉEN ENTRE LA CHINE ET LE JAPON. — SOLDATS CHINOIS TUANT DES CORÉENS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 6 AVRIL 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique, par O. Brisé.—Châteauguay, par Benjamin Sulte.—Carnet du *Monde Illustré*.—Biographie : M. P.-G.-E. Laviolette.—Pages mystiques : Une audience de Léon XIII, par Mme Séverine.—Nos gravures.—Bibliographie, par Mlle Nitouche.—Poésie : Vincent de Paul (légende), par François Coppée.—Nouvelle : A propos de bottes, par Paul Bonhomme.—La confession d'un assassin, par R. de T.—Leçons de choses : Les joujoux en papiers (avec gravure).—Mémorial nécrologique, par G.-A. D.—La mode : Description des toilettes.—Pour les dames, par Philigone.—Choses et autres.—Jeux et récréations.—Dames.—Feuilletons : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Le conflit coréen entre la Chine et le Japon : Soldats chinois tuant des Coréens ; Cheng-Yen-Hoon, plénipotentiaire chinois ; Soldats chinois portant des provisions.—Portrait de M. P.-E.-G. Laviolette.—Edmonton (Manitoba) : Succursale de la banque Jacques-Cartier ; Attelage de chiens dans les prairies du Nord-Ouest ; La procession de la Saint-Jean-Baptiste dans les rues de la ville ; Portraits de la société Saint-Jean-Baptiste.—Montréal : Hospice Auclair.—Labelle : Intérieur de la chapelle.—Gravure de mode.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT TRENTIÈME TIRAGE

Le cent trentième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, (numéros datés du mois de MARS), aura lieu samedi, le 6 AVRIL, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Il vient de se dérouler, à Londres, un petit procès d'où ressort la preuve que, entre autres bienfaits, la science peut nous procurer celui d'abréger les lenteurs de la justice et de simplifier ses rouages. — Les habitants d'une maison se plaignaient du bruit et du tremblement continu que leur valait le voisinage d'un atelier d'imprimerie. Au lieu de

faire faire des constatations, le provoquer des enquêtes, et de mettre en mouvement des témoins, leur conseil installa, aux divers étages de l'immeuble, plusieurs phonographes qui enregistrèrent fidèlement les trépidations bruyantes des presses ; l'on n'eut plus ensuite qu'à présenter les appareils au tribunal, et sa conscience fut éclairée sans qu'il pût garder l'ombre d'un doute, sur l'impartialité d'un tel témoignage. N'y aurait-il pas là un moyen de procédure, à la fois ingénieux et pratique, dont l'application devrait être, autant que possible, généralisée dans l'avenir ?

Détail peu connu, l'infanterie japonaise serait pourvue de chemises et de caleçons en papier.

Il paraît que les soldats sont très satisfaits de ce linge qui a l'avantage de supprimer la question du blanchissage et qui peut encore servir, une fois sali, à allumer le feu.

Le linge en papier n'est d'ailleurs pas une nouveauté, sinon à l'armée. Il y a trente ans environ, que l'Angleterre et l'Amérique ont fabriqué avec cette matière des cols, des plastrons, des manchettes, puis des jupons de dames, des coiffures de nuit et même des chaussettes !

On sait que le Japon est par excellence le pays du papier.

Les Chinois se flattent de l'avoir inventé cent cinquante ans avant notre ère, mais les Japonais et les Coréens leur disputent le mérite de la découverte.

Au Japon, mouchoir et serviettes sont faits d'un papier doux, mince, d'un jaune pâle, qui se vend très bon marché et qu'il est bon d'avoir toujours dans ses poches. Il en existe une sorte qui ressemble à s'y méprendre à de l'étoffe de soie ou de laine. C'est évidemment celui-là qu'emploient à confectionner le linge militaire les industriels Japonais.

Nous venons de lire dans une publication spéciale, que plusieurs fabriques d'horlogerie suisses étaient occupées, en ce moment, à confectionner des montres à bon marché, commandées par le ministre de la guerre du Japon.

Le gouvernement japonais aurait, paraît-il, l'intention de distribuer, après la campagne actuelle, une montre de guerre à chaque soldat ayant pris part aux opérations.

Voilà un joli cadeau qui rappelle la formule des étreintes utiles. On ne peut qu'applaudir à cette idée, bien que dans la pratique, elle puisse donner lieu à certaines difficultés. Comment calculer, en effet, le nombre des montres à distribuer ? Il est à craindre que bien des braves à trois poils de l'armée japonaise aient perdu la notion de l'heure et peut-être même le "goût du pain," comme dit le dicton populaire avant de recevoir le cadeau promis. Puis, que peut bien être une montre militaire ? En fait de montres, nous n'apprécions que les montres qui marchent, ou du moins qui marquent une heure vraisemblable quelconque. En les distribuant avant la campagne, le mikado aurait pu être certain que ses montres marcheraient, sinon bien, du moins beaucoup, puisqu'il a l'intention, à ce qu'il paraît, de ne s'arrêter qu'à Pékin.

Une vraie montre militaire ne doit sans doute marquer qu'une seule heure, l'heure de la victoire, et sa fabrication doit être simplifiée d'autant. Tout porte donc à croire que la montre militaire japonaise ne sera qu'une simple décoration, portée à la poitrine, comme la première médaille venue. La bonne foi de ceux qui propagent cette nouvelle si intéressante pour l'horlogerie suisse a dû être surprise,

lorsqu'ils nous parlent de chronomètres. Un bon conseil pour finir : que mikado donne d'abord à ses hommes du pain et des scandales, la montre viendra après si Bouddha le permet.

La *Vie Contemporaine* indique les variations du goût et de la mode après l'époque révolutionnaire. Nous en détachons ceci :

Après la Révolution, la santé devint à la mode ; on n'entendit plus parler ni de mûres ni de vapeurs, et les belles se portèrent le mieux du monde. On ne mit plus de rouge, cela devint vulgaire, et la pâleur fut regardée comme de bonton ; on n'usa plus que du blanc de perle, laissant le rouge aux muscadins, car toute femme néo-grecque se piquait d'avoir un *visage à la Psyché*, d'après l'esthétique du tableau de Gérard.

Sous le Directoire Mme Tallien apparut comme une des dernières raffinées. Cette extravagante, voulant dépasser Poppée, contracta l'habitude de prendre des bains avec des fraises et des framboises qu'elle mettait dans une proportion de vingt livres par bain et qu'elle faisait écraser dans l'eau de sa baignoire.

C'était pousser bien loin le raffinement.

Mais hélas ! cette coquetterie ne fait pas le bonheur.

Il paraît que Ulysse Grant, l'ancien président des Etats-Unis, a été tanneur comme M. Félix Faure. Le *Figaro* publie à ce sujet le sixain suivant :

Avant de s'élever aux suprêmes honneurs,
Grant et Faure ont été de modestes tanneurs.
Serait-il donc utile en temps de République
Chez les Américains comme chez les Français,
Si l'on veut parvenir très haut en politique,
De s'habituer jeune à ce qui sent mauvais ?

Le piano, qui comptait déjà pas mal d'ennemis, à commencer par de grands musiciens comme Berlioz et Reyer, a eu, paraît-il, dans la personne de la reine Victoria, quand elle était petite fille, une contemptrice des plus décidées.

Un jour qu'on lui faisait faire des gammes sur son Erard, elle se lassa de cet exercice fastidieux et refusa de continuer.

La gouvernante intervint et lui dit gravement :

Il n'y a pas de privilège royal en musique ; il faut faire comme les autres enfants.

Mais ce raisonnement ne persuada pas le moins du monde la petite souveraine qui mit purement et simplement dans sa poche la clef du piano.

La reine Victoria, en ce temps-là du moins, était sans doute de l'avis d'une bonne grand-mère qui, ayant acheté un superbe piano à sa petite fille, disait naïvement à tous les visiteurs qui la complimentaient :

—Oui, dans un salon, un piano est un bien joli meuble, quand il est fermé.

M. Chataignier, impasse de la Planchette, se mariait à Mlle Poirier, rue du Copeau.

Le parrain, jovial menuisier, prononça un petit discours de circonstance :

Mes enfants, dit-il, vous voilà liés par des chaînes indissolubles. Quoique *peuplier* aux exigences d'un discours, je ne serai pas assez *platane* pour me taire. Je n'ai plus comme vous des cheveux d'ébène ; Je suis un peu *bouteux* et ma tête *tremble*, c'est ainsi que plus tard il vous faudra *hâter*.

En attendant, soyez *noyer* dans la joie ; vous avez du *pin* sur la planche.

Que votre existence soit pleine de *charme* sur terre et *sur* *beau*.

Prenez racine pour faire une souche durable et fertile, et n'oubliez pas de semer la discorde, et soyez du bois dont ont fait des bons ménages.

Le baron de L... est un agronome des plus distingués ; il obtient à tous les concours régionaux une médaille d'or pour ses échantillons de la race porcine ; voici la lettre qu'il a reçue d'un fermier admirateur de ses produits :

Monsieur, je vous ai cherché dans tous les coins de la foire du chef-lieu, sans vous rencontrer.

Il y avait beaucoup de bêtes, mais je n'y ai pas trouvé un seul cochon de votre espèce.

Veuillez me dire si vous êtes disposé à m'en vendre une paire.

O. BRISÉ.

CHATEAUGUAY

IV

E *Témoin oculaire* continue :

La rive droite de la rivière était couverte d'un bois épais, et l'on eut aussi le soin de se mettre en garde auprès du gué, et l'on porta en avant de l'autre un piquet de soixante hommes de la milice de Beauharnois.

La rivière fait un coude à cet endroit et s'approche de la position choisie par Salaberry sur la rive gauche. Le gué est à vingt arpents plus bas. Si les Américains avaient pu s'avancer par la forêt de la rive droite et traverser la rivière au gué, ils auraient pris Salaberry par le derrière de ses retranchements. La garde du gué se plaça sur la rive gauche, tandis que les soixante hommes de Beauharnois se tenaient presque vis-à-vis sur la rive droite, dans un terrain assez marécageux et planté d'arbres clairsemés.

Le lieutenant ne borna pas son attention aux ouvrages ci-dessus. Pour assurer sa protection davantage, il ordonna à un parti de trente bûcherons, de la division de Beauharnois, d'aller en avant de la première ligne afin de détruire les ponts et de faire des abatis.

La première ligne, celle où la bataille eut lieu, était du côté nord de la coulée Bryson, rive gauche. Les trente bûcherons allèrent donc dans la direction du sud, suivant la grande route et s'avancant vers Hampton qui ne devait pas être encore arrivé à Ormstown, car il y a moins de quatre milles de la coulée Bryson à ce lieu.

En conséquence, tous les ponts furent détruits dans l'espace d'une lieue et demie, et il fut fait un abatis formidable à environ un mille en avant de la première ligne, s'étendant du bord de la rivière à trois ou quatre arpents dans le bois, où il joignait, sur la rive droite, une terre marécageuse ou avane, laquelle il était presque impossible de passer.

En d'autres termes, il y avait une savane sur la rive droite ; vis-à-vis de cette savane, on abatit des arbres en chevaux de frise, formant un barrage de trois ou quatre arpents de long, coupant la route publique, rive gauche, les terres labourées et allant finir à l'orée du bois.

Les quatre lignes (déjà établies et situées plus bas) étaient ainsi complètement à couvert. On savait bien que l'ennemi avait une dizaine de canons, et il lui devenait impossible de les amener.

C'est à la force de la position choisie et fortifiée de la sorte, ainsi qu'à l'héroïsme de notre petite armée que nous devons la victoire brillante qui a été obtenue. Les talents d'habileté d'un officier commandant ne se distinguent pas

moins sans doute dans le choix de son terrain, avant la bataille, que dans la disposition de ses troupes au fort de la mêlée, et l'on ne fera que rendre justice au lieutenant-colonel de Salaberry en disant que lui seul doit être loué de l'arrangement admirable établi pour la défense de son poste.

Après que le colonel de Salaberry eut fait ces dispositions judicieuses, le major-général De Watteville vint voir le camp, et lui fit l'honneur d'approuver tout ce qu'il avait fait.

Le *Témoin* sait bien ce qu'il veut dire, mais il ne s'exprime pas clairement. Les travaux durèrent du 22 au 25 octobre inclusivement, et lorsque Watteville survint, l'après-midi du 25, tout était fait et fini. Le *Témoin* continue :

Quoique les abatis eussent été achevés le second, on tint continuellement en cet endroit des partis de travailleurs, afin de les rendre encore plus formidables ; on envoya des troupes en avant pour les protéger, et il y avait toujours, en outre, à l'arrière un piquet nombreux.

Cette rédaction, depuis les mots "Après que", jusqu'au mot "nombreux" est fautive en ce sens qu'elle renverse l'ordre chronologique et place l'inspection de Watteville au 22 octobre, après quoi les travaux auraient été poursuivis encore quelques jours. Je le répète, ces travaux venaient d'être achevés, l'après-midi du 25 lorsque Watteville se montra. Le *Témoin* n'a pas pesé ses phrases et les a envoyées à l'imprimeur telles qu'elles sortaient de sa plume, au premier jet.

Le "piquet nombreux" placé en arrière, est celui du gué dont j'ai parlé.

On voit par ces observations combien il est difficile de lire un récit fait par un bon témoin, puisqu'il faut, pour l'interpréter, savoir déjà par le détail les choses dont il nous entretient.

Benjamin L.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Mme Testard de Montigny, veuve du Dr Enéas Larocque, frère de feu Mgr Joseph Larocque, est décédée dans le courant de la semaine dernière à Saint-Jérôme.

On annonce que notre compatriote, le Dr Jules Jehin-Prume qui étudie à Paris depuis plus d'un an, vient d'être nommé chef de Clinique du Dr Charles Abadie, célèbre spécialiste de Paris.

M. Takahaski, le libraire japonais si bien connu de cette ville, parle de faire une tournée de six mois au Canada et aux États-Unis, qu'il emploiera à faire des conférences sur la guerre entre la Chine et le Japon.

Sir Donald Smith a été nommé président de l'exposition internationale de 1896 à Montréal, et M. S.-C. Stevenson a envoyé à sir Mackenzie Bowell une lettre lui demandant une audience pour la délégation qui doit voir les membres du gouvernement au sujet de cette exposition.

Le 26 mars, de grandes fêtes ont eu lieu en Allemagne, en l'honneur du prince de Bismarck qui a atteint le 1er avril sa quatre-vingtième année. Le prince a été comblé d'honneurs par l'empereur, et a reçu les délégués des différents corps du gouvernement impérial.

ERRATUM.—Dans la jolie poésie de M. Z. Mayrand, *Salut de mars*, publiée la semaine dernière par le MONDE IL-

LUSTRÉ, une erreur typographique regrettable nous fait dire "Salut brave mois de mars". Or, c'est "Salut beau mois de mars" qu'il aurait fallu dire.

Le Rév. Frère Théodore, né Georges-Octave Adam, de la Congrégation des Frères de la Charité, est mort à l'Ecole de Réforme, en cette ville. Les funérailles ont eu lieu le 27 mars, à huit heures, dans la chapelle de l'institution, rue de Montigny. Le Frère Théodore était âgé de quarante-cinq ans, deux mois et onze jours.

Un curieux cas est soumis à la Cour Supérieure de Montréal : la compagnie de téléphone Bell poursuit la compagnie des tramways électriques pour les perturbations que cause dans la transmission de ses messages téléphoniques le voisinage des fils puissamment électrisés des chars urbains. Or chaque compagnie ayant reçu de la ville une charte l'autorisant à se servir de l'électricité pour faire fonctionner ses appareils, on se demande quelle va être la décision de la Cour.

Le 27 mars dernier, *Antigone* fameuse tragédie de Sophocle, a été représentée en grec, au Collège de Montréal. C'est pour la première fois qu'une pièce du théâtre grec est représentée dans toute son intégrité sur une scène canadienne, et le public doit ses félicitations à MM. les abbés Schlickling et Laliberté, P.S.S., qui ont eu l'heureuse idée d'organiser cette représentation.

La soirée a été un succès, et les élèves personnifiant les héros du drame ont mérité les applaudissements des spectateurs.

Le *Monde*, à court de copie, sans doute, consacre un tiers de colonne, dans son numéro du vendredi 29 mars, à critiquer les quelques mots dont nous avons fait, la semaine dernière, accompagner le portrait de Mme Bouit. Il faut vraiment avoir la mauvaise volonté et le stupide esprit grincheux du *Monde* pour trouver matière à équivoque dans une phrase qui a été, nous en sommes convaincus, parfaitement comprise de tous les gens de bon sens. Mais, voilà, tout le monde n'a pas du bon sens ! Ah ! cher confrère du *Monde*, si nous voulions éplucher, nous aussi, votre prose, nous aurions, n'en doutez point, l'occasion de signaler au public plus d'une phrase *pharisaïque* comme vous dites si bien dans le style fleuri et distingué qui vous est tout particulier ! Et nous n'aurions pas loin à aller chercher ; lisez donc le dernier entreilet de la colonne où vous nous critiquez si spirituellement, et où, en vous appuyant sur le *Free Press* et la *Tribune* s. v. p. vous annoncez que "le Manitoba ne consentira jamais à rétablir les écoles du moyen-âge qui existaient avant 1890 !"

Que l'artiste qui a écrit cela nous dise donc quelles sont les écoles du *moyen-âge* qui existaient après 1890.

Corrigez-vous donc avant d'essayer à corriger les autres.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—E. N. L., Saint-Jean.—Votre dernier envoi sera prochainement publié.

K., Yamaska.—Le *Trepas* paraîtra dans un court délai.

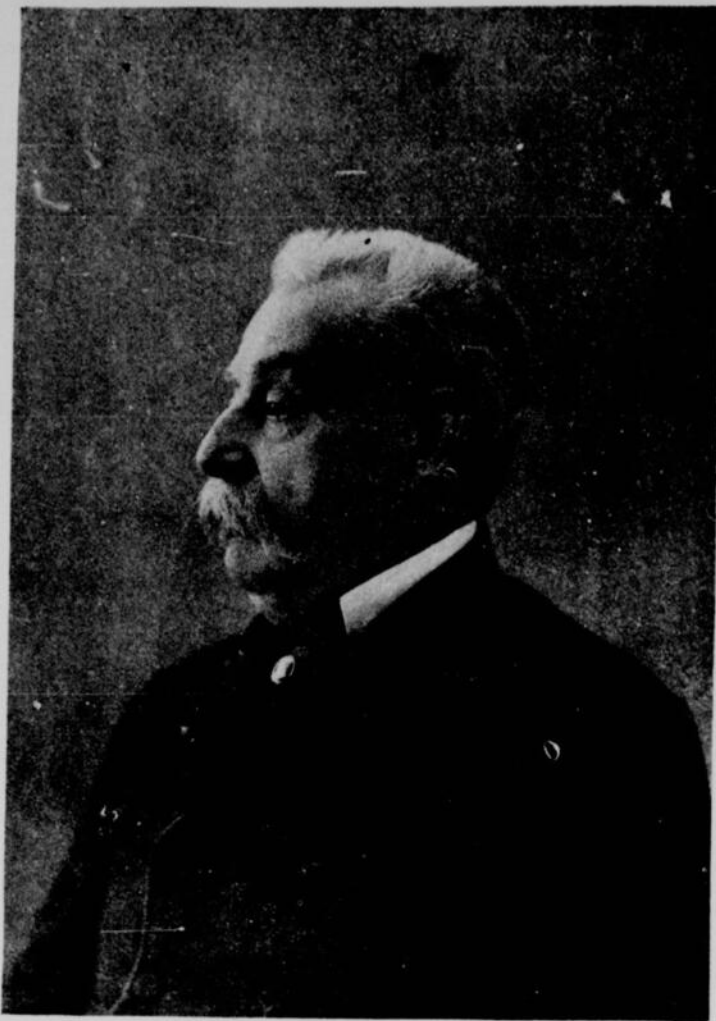
L., Montréal.—Nous avons bien reçu votre dernier essai poétique. Il serait bon, avant qu'il ne fut publié, de changer complètement le dernier hémistiche du 3e vers, le premier du 11e ; quant au douzième vers, il doit être également entièrement refondu.

Notre époque est une grande faiseuse de déclassés.—J. du TILLET.

Rien ne pare une femme qui aime comme le sentiment religieux ; il ajoute à la beauté, et embellirait la laideur si une femme qui aime pouvait être laide.—AUG. GUYARD.

Un diamant est un diamant, quand même vous le mettriez au doigt d'un mendiant. Seulement, au doigt d'un mendiant, personne ne voudrait croire que ce fût un diamant.—JER-ROLT.

On souffre quelquefois plus de la mort d'une illusion que de la perte d'une réalité.—G.-M. VALTOUR.



M. P.-E.-G. LAVIOLETTE, DÉCÉDÉ

Montréal a vu mourir, mardi le 26 mars, M. Pierre-Eustache-Godefroy Laviolette, ancien préfet du pénitencier de Saint-Vincent de Paul.

Ce citoyen distingué naquit le 1er novembre 1826 ; il était fils du poète Pierre Laviolette et de Marie-Elmire Dumont, co-seigneur-esse des Mille-Iles.

Il fit ses études au collège de Montréal, et pendant plusieurs années se consacra au développement de la colonisation dans les cantons du Nord.

Les services qu'il rendit au pays lui valurent d'être, durant dix-huit années consécutives, maire de Saint-Jérôme, et préfet du comté de Terrebonne.

La construction du chemin de fer du Nord ayant fortement lésé ses intérêts financiers, il refusa la nomination de conseiller législatif qu'on lui offrait en remplacement de M. Lemaitre, mais accepta la place de préfet du pénitencier de Saint-Vincent de Paul qu'il occupa durant sept années et dans laquelle il s'est illustré par sa conduite héroïque lors du fameux soulèvement des prisonniers. Couvert de blessures, il dut abandonner la position et depuis ne se remit jamais complètement.

En 1849, M. Laviolette avait épousé Mlle Marie-Octavie Globensky, sœur de M. C.-A.-M. Globensky, seigneur des Mille-Iles et cousine de lady Lacoste et de Mme juge Henri Taschereau.

De ce mariage lui survivent cinq enfants dont trois fils : MM. Dumont Laviolette, associé de la maison J.-L. Cassidy ; Sévère Laviolette, marchand de Saint-Jérôme, et le Dr Camille Laviolette.

Ne dites jamais des absents ce que vous n'oseriez dire en leur présence.

PAGES MYSTIQUES

Mme Séverine vient de réimprimer dans un nouveau volume (*Pages mystiques*, chez Empis), le récit de son entrevue avec Léon XIII—récit qui fit si grand bruit quand il parut dans le *Figaro*. Voici un fragment de cette très curieuse page :

UNE AUDIENCE DE LÉON XIII

Que c'est immense, ce Vatican, pour parvenir à atteindre la partie restreinte où le Pape vit confiné ! Que c'est haut, surtout ! Il faut gravir le perron d'entrée ; longer la galerie monumentale où devisent les gardes suisses, encore vêtus comme les reîtres de Jules II ; monter l'escalier de marbre—trois étages qui en valent bien six !—franchir le Cortile San-maso ; regagner trois autres étages, également de valeur double ; et traverser des salles en si grand nombre que la tête vous tourne et qu'on finit par ne plus distinguer rien !

J'ai entrevu seulement au passage, sur une merveilleuse tapisserie, le Christ accueillant la pécheresse blottie à ses pieds, y cherchant refuge contre la cruauté humaine....

Tout à coup, dans cette solitude et ce silence, un coup de canon, discordant comme une fausse note. Il annonce aux Romains qu'il est midi. Et voici que lui répondent, trotinant les unes après les autres comme des vieilles femmes se rendant à la messe, toutes les pendules de l'antique palais. Il en est de vives et de lentes, d'alertes et de fatiguées ; des petites au timbre aigu, des grosses à voix de contralto. C'est un carillon familier, et d'une grâce infinie.

Un glissement de semelles sur le pavé de marbre, luisant comme s'il était mouillé ; un murmure de syllabes à peine distinctes, en cet idiome déjà si chuchoteur ; une soutane qui s'incline et attend, puis précède, se prosterne

au seuil d'une chambre voisine, s'efface, semble disparaître dans le mur....

C'est mon tour d'audience.

J'entre, m'incline trois fois ; une main prend la mienne, me relève doucement :

—Asseyez-vous ma fille, et soyez la bienvenue....

Très pâle, très droit, très mince, à peine accessible à la vue, tant il reste peu de matière terrestre en cette gaine de drap blanc, le Saint-Père siège, au fond de la pièce, dans un vaste fauteuil adossé à une console que surmonte un Christ douloureux.

La lumière, venant de face, tombe d'aplomb sur cet admirable visage de prélat latin, en fait ressortir les méplats, les finesses de modelé, la structure "primitive", au sens pictural du mot : vivifiée, animée, galvanisée, pour ainsi dire, par une âme si juvénile, si vibrante, si combative pour le bien, si compréhensive des misères morales, si pitoyable aux détresses physiques, que le regard étonné, semble une aube miraculeuse surmontant un déclin de jour....

L'incomparable portrait de Chartran peut seul donner idée de cette acuité de vision. Mais encore est-il d'un éclat un peu bien somptueux ; et toute la pourpre qui flamboie, derrière la soutane neigeuse, met-elle aux joues un reflet, aux prunelles une étincelle, qui s'adouissent dans la réalité.

Pour rendre mon impression, je dirai que j'ai trouvé le Pape "plus blanc" ; d'un rayonnement plus intime et plus émouvant ; moins souverain, davantage apôtre... presque aïeul !

Une bonté attendrie, timide, semblerait-il, est tapie dans la moue des lèvres, se dénonce seulement dans le sourire. Et, en même temps, le nez long, solide, révèle la volonté, une volonté inflexible—qui sait attendre !

Léon XIII ressemble aux modèles du Pérugin, et à tous ces portraits de donateurs qu'on voit dans les tableaux de sainteté, sur les vitraux des gothiques cathédrales, agenouillés, de profil, en leurs habits de laine, les doigts allongés et béatement rejoins, parmi les Assomptions, les Nativités, le triomphe des saints et la gloire de Dieu.

Il me paraît aussi incarner les armes de sa maison, le blason des Pecci, avec sa taille aussi svelte, aussi altière que le pin qui se silhouette en i sur le ciel bleu ; et, entre ses paupières, cette clarté d'étoile matutinale et précurseuse d'aurore qui tremble à la cime du grand arbre héraldique !

Mais ce qui, presque autant que le visage, attire et retient l'attention, ce sont les mains : des mains longues, fines, diaphanes, d'une pureté de dessin incomparable ; des mains qui semblent, avec leurs ongles d'agate, des ex-voto d'un ivoire très précieux, sortis pour quelque fête, du reliquaire.

La voix est comme lointaine, exilée par l'usage de l'oraison plus accoutumée à monter vers le ciel qu'à descendre vers nous. Et, pourtant, dans la causerie, elle revient, avec, de-ci, de-là, un souvenir d'intonation majeure qui en coupe la grégorienne mélodie.

Puis un rien, *gentillesse* du terroir, donne aux propos tenus une saveur particulière, les épice de nationalité. Alors que le Pontife s'exprime très correctement, très élégamment en français, à toute minute l'exclamation italienne par excellence : *Ecco !* (voilà !) revient, fait claquer ses deux syllabes comme un léger coup de fouet, qui active ou détourne la conversation.

Et les mots, dociles, prennent le galop, bifurquent, mènent où il plaît au Saint-Père d'aller.

Je le suis respectueusement, notant au pas-

age, de mémoire, les réponses qu'il veut bien me faire ; les sollicitant d'une brève interrogation lorsque je le puis ; remarquant combien sa pensée, d'essence toujours évangélique, revêt volontiers le peplum latin, se traduit en périodes cadencées, harmonieuses, révélant le délicat et docte lettré.

Comme j'ai parlé de Jésus pardonnant à ses bourreaux, alléguant leur ignorance en excuse à leur férocité ; comme j'ai demandé si, avant toute chose, il n'était pas du devoir chrétien de l'imiter :

—Le Christ, dit Léon XIII, a versé son sang pour tous les hommes, sans exception ; et même, de préférence, pour ceux qui ne croyant pas en lui, s'obstinant dans cette méconnaissance, avaient le plus besoin d'être rachetés. Envers ceux-là, il a laissé une mission à son Église ; les ramener à la vérité.

—Par la persuasion ou la persécution, Saint-Père ?

—Par la persuasion ! répond avec vivacité le pape. La tâche de l'Église n'est que douceur et fraternité. C'est l'erreur qu'elle doit atteindre, s'efforcer d'abattre ; mais toute violence envers les personnes est contraire à la volonté de Dieu, à ses enseignements, au caractère dont je suis revêtu, au pouvoir dont je dispose.

—Alors, la guerre de religion... ?

—Ces deux mots-là ne vont pas ensemble !

Et la main qui porte l'anneau épiscopal a fait un geste impératif.

Maintenant, Léon XIII parle de la France ; de la tendresse profonde qu'il lui porte ; de son désir de la voir prospère, sous quelque gouvernement qu'elle ait choisi.

Et brusquement, sans préparation une malice apparue soudain aux angles de sa bouche, aux coins de ses yeux :

—Et chez vous, que pense-t-on du pape ? Est-on content de lui ?

—Saint-Père...

C'est que je ne sais quoi répondre, en vérité. Il voit mon embarras, et, avec bonhomie, frottant ses longues mains pâles :

—Allez, allez ! N'ayez pas peur !

Je rassemble mon courage :

—Saint-Père, voulez-vous me permettre d'employer envers vous un terme très hardi ? —Allez, allez !

—Eh ! bien, si les monarchistes en veulent au pape, les républicains de gouvernement l'exécutent : il en est la " concurrence " !

Un tout petit rire, tout voilé, tout discret, accueille l'aveu.

—Et les socialistes ?

—Pour les socialistes de gouvernement, les états-majors, encore la concurrence !

—Et le peuple ?

—Le peuple ! Jamais je ne me permettrais de parler en son nom. Il est plutôt indécis, je crois, vaguement méfiant... il a été tant trompé ! Mais tout de même, ça l'étonne, un Pape qui s'occupe de lui... et qui soumet les cardinaux !

Les longues mains pâles accentuent leur geste satisfait. Et souriant :

—Je ne veux pourtant pas être roi de France ! (sic)

..

Maintenant, sans que j'ose l'interrompre, la grêle voix, seule, troue le silence :

—Quand donc comprendront-ils, tous, que l'Église ne veut pas, n'a pas à faire de politique ; qu'elle entend y demeurer étrangère, s'en tenir résolument écartée ? Mon Maître a dit : " Mon royaume n'est pas de ce monde. " Donc, le mien non plus ! J'aspire à la domination des âmes, parce que je veux leur salut, parce que je souhaite le règne de la fraternité entre les hommes, l'oubli des discordes, l'avè-

nement de la sainte paix, de la sainte pitié ! Mais rien que cela... cela seulement !

Le haut vieillard est presque debout, et ses yeux, plus lumineux encore, s'ourlent d'une brume.

Il s'est tu. Alors, très vite, presque bas, contente que j'ai été d'entendre bien parler de la France, dans cette ville toute pleine officiellement d'autres tendances :

—Saint-Père, vous savez, cet abbé Jacot, ce renégat, cet Alsacien-Lorrain qui prêche aux nôtres de là-bas la haine de la mère-patrie, il se vante d'être l'interprète de vos commandements ? Est-ce vrai ? Approuvez-vous son acte ?

—Je le déplore... répond gravement le Pontife. J'aime la France. C'est vers elle que mes yeux se tournent toujours quand ma voix s'élève du fond de ces chambres où j'erre depuis quinze ans... sans jamais sortir !

" Sans jamais sortir ! " a-t-il répété mélancoliquement, ce captif sans paille ni cachot, prisonnier de sa seule dignité, mais plus entravé par ces invisibles liens que par les lourdes chaînes de fer.

Je m'incline pour prendre congé ; la longue main pâle se pose doucement sur mon front :

—Allez, ma fille, et que Dieu vous garde !...

SEVERINE.

NOS GRAVURES

LE CONFLIT CORÉEN

Chang-Yen-Hoon, qui a été ambassadeur de Chine aux États-Unis, en Espagne et au Pérou, est maintenant ministre des affaires étrangères à Pékin. Il est âgé de cinquante-neuf ans. Il a été envoyé au Japon pour négocier la paix entre les deux pays. Mais les Japonais ont refusé d'entrer en pourparlers avec lui, parce qu'il n'était pas revêtu de pleins pouvoirs.

Nous montrons, dans nos dessins, le soldat chinois sous une double physionomie.

Voici d'abord le côté grotesque : un soldat ridiculement grossi par les fourrures qui l'enveloppent et portant des provisions.

Voici maintenant le côté horrible : des Célestes assassinant lâchement et cruellement de paisibles paysans coréens.

Toiles les notes, enfin !

EDMONTON

Un aimable correspondant d'Edmonton, Alberta, M. W. Gariépy, nous envoie quelques vues photographiques qui montreront à nos lecteurs le degré d'avancement où en est rendue cette jolie petite ville.

Les Canadiens-Français cherchant toujours à s'unir, en quelque endroit du monde qu'ils se trouvent, ont, par là comme ici leur société Saint-Jean-Baptiste admirablement organisée ; l'une des vues représente la procession des membres de cette société d'Edmonton, Fort Saskatchewan, Saint-Albert et Morinville, se rendant par l'avenue Jasper, Edmonton, à l'église paroissiale, le jour de la fête nationale, le 25 juin 1894.

Une autre vue représente les officiers de la société d'Edmonton, durant une réunion du comité de Régie.

Au mois d'octobre dernier, la banque Jacques-Cartier a établi une succursale à Edmonton. Nous donnons également une photographie de cet édifice, un des quinze ou vingt fondés dans le pays par cette belle institution financière canadienne-française. Le gérant, à Edmonton, est M. S.-R. Benoit.

Les communications entre les divers points de l'immense territoire du Nord-Ouest, ne sont pas toujours commodes, en hiver, et plusieurs

ont recours au seul moyen de transport efficace dans les vastes plaines couvertes de neige : la traine tirée par des équipages de chiens. Une de nos vues représente un équipage de traines et de chiens appartenant à MM. Larue et Picard, marchands d'Edmonton. Ces chiens sont employés à la place des chevaux pour transporter durant l'hiver, les marchandises d'Edmonton au grand lac des Esclaves, à une distance de cinq cent cinquante milles.

La petite ville d'Edmonton grandit sans cesse, et il serait à désirer que les Canadiens qui veulent se livrer à la colonisation se dirigeassent du côté de ce grand et beau nord-ouest canadien, plutôt que d'aller porter à l'étranger et leur industrie et la force de leurs bras.

L'HOSPICE AUCLAIR

La paroisse Saint-Jean-Baptiste possède maintenant un asile pour les vieillards ; cet hospice est dû à l'esprit d'initiative du Révérend M. Auclair, curé de la paroisse depuis de nombreuses années. C'est donc à bon droit que cet établissement de bienfaisance porte le nom de l'homme dévoué et charitable à qui il doit l'existence.

LABELLE : INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE

Encore une jolie paroisse du Nord, où les colons qu'effraie la distance du Nord-Ouest pourraient trouver, avec des terres, l'aisance et le repos. La modeste chapelle, dont nous donnons une vue intérieure, a été le noyau autour duquel se sont groupés les premiers colons assez hardis pour donner le premier coup de pioche dans ces nouvelles contrées. A nous maintenant de continuer l'œuvre commencée et de ne point laisser perdre le fruit de tant de labeurs.

BIBLIOGRAPHIE

Le " Grand horoscope des dames et demoiselles ", par Mlle L. Nitouche. G.-A. & W. Dumont, éditeurs, 1826, rue Sainte-Catherine. Prix : 10c.

Le succès remporté par mon *Ami des salons* m'a fait naître à la pensée l'idée de parachever mon œuvre, c'est-à-dire de publier un horoscope complet, tout à la fois utile et agréable. Pour parvenir à mon but, il m'a fallu faire beaucoup de recherches, mais je ne regrette pas mes peines, parce que j'ai la satisfaction de me dire que j'ai réussi.

En outre de l'horoscope que l'on trouvera avec chaque mois de l'année, on pourra lire de plus une notice historique sur chaque mois de l'année, accompagnée de plusieurs poésies. Plusieurs de ces vers peuvent être mis dans les albums d'autographes.

J'ose espérer que mes bons lecteurs, et surtout mes excellentes lectrices, voudront bien reconnaître le travail que je me suis imposé pour leur faire plaisir. Ils me prouveront leur reconnaissance en lisant mon horoscope.

J'ajouterai un mot pour expliquer la raison qui m'a fait entreprendre ce travail.

J'avais souvent entendu dire devant moi : Que j'aimerais à posséder un horoscope ! Pourquoi un écrivain ne se charge-t-il pas d'en écrire un ?

Toujours à l'affût de ce qui se dit et désirant également toujours faire plaisir au public galant, je me suis mis à l'œuvre. Après beaucoup de peines, je pense avoir réussi à faire un livre qui plaira à la majorité de mes bons lecteurs.

Pour cette raison, je publie sans crainte mon petit volume. Je le soumetts au jugement du grand public qui, je l'espère, me sera favorable.

Mlle L. NITOUCHE.

—Votre fille est mariée ?

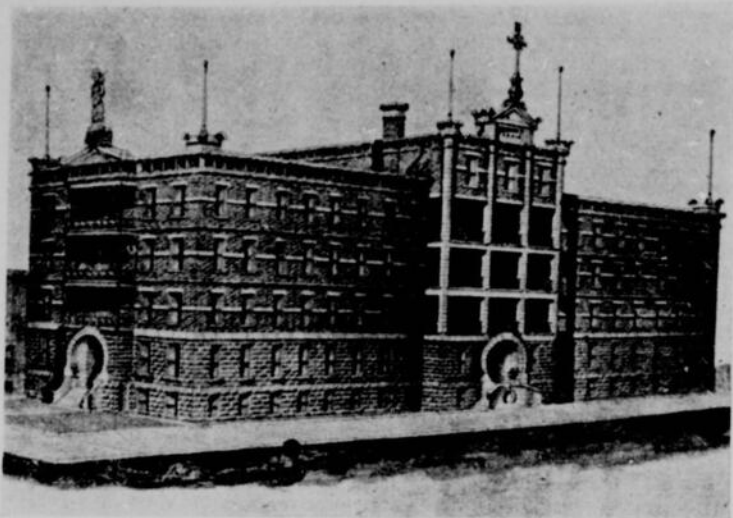
—Depuis un mois.

—Avantageusement ?

—Je crois bien ; son mari mène un grand train.

—Allons donc !

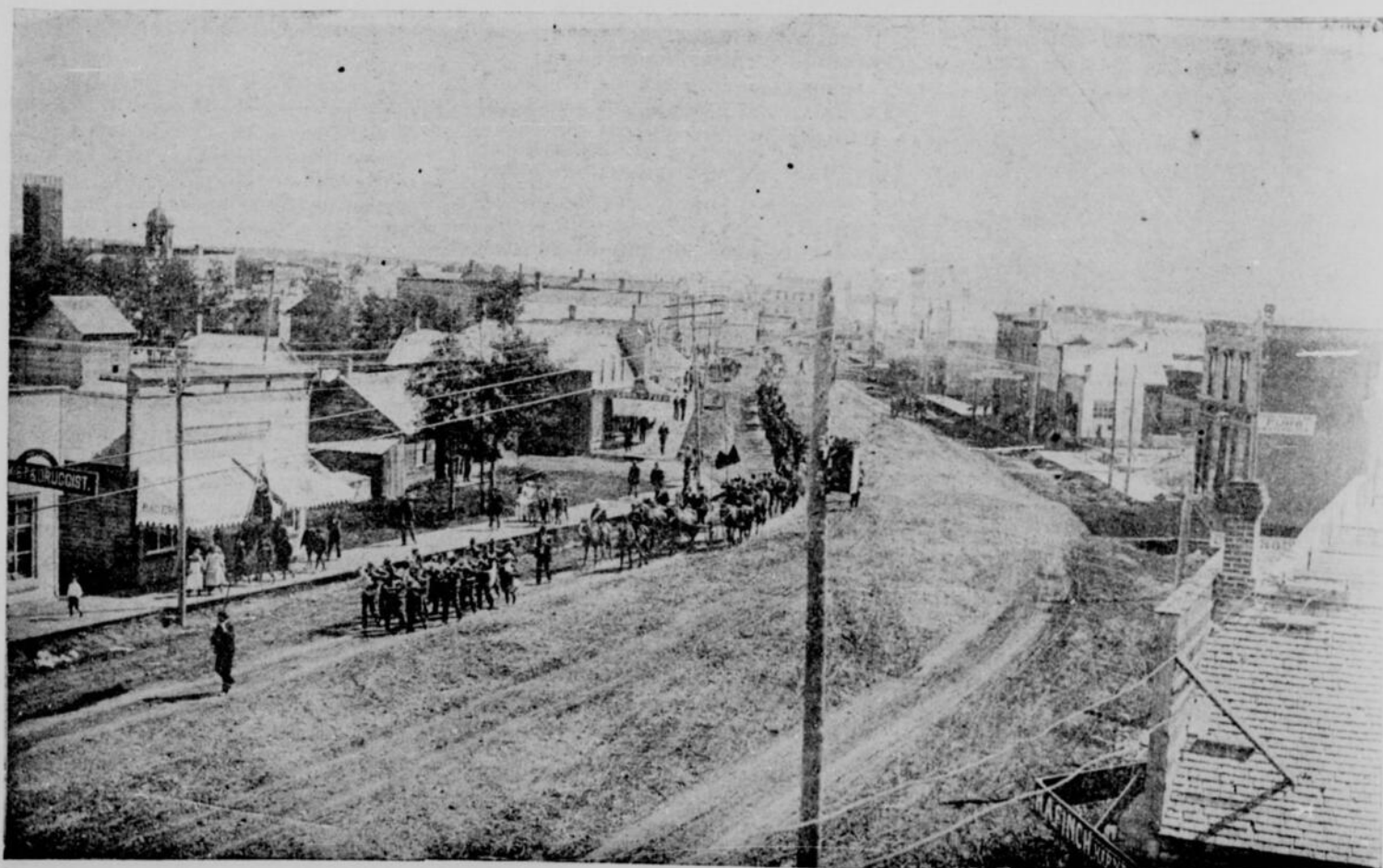
—Il est mécanicien sur la ligne du Pacifique.



1 MONTRÉAL.—HOSPICE AUCLAIR 2 LABELLE.—INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE



EDMONTON (MANITOBA).—SUCCURSALE DE LA BANQUE JACQUES-CARTIER



EDMONTON (MANITOBA) — LA PROCESSION DE LA SAINT-JEAN-BAPTISTE DANS LES RUES DE LA VILLE



EDMONTON (MANITOBA) — ATTELAGE DE CHIENS DANS LES PRAIRIES DU NORD-OUEST



A. PRINCE R. DUPLESSIS J. BRUNELLE, c.-od. G. CORRIVEAU G. FAIRBANKS J. CHENIER A.-F. DEGAGNÉ, ass.-c.-odl.
J.-H. RIVARD, 1^{er} v.-p. G. ROY, prés. F. MARIAGGI, 2^e v.-p. F. ROYAL W. GARIÉPY, sec. S. LARUE

EDMONTON (MANITOBA) — LES OFFICIERS DE LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE

VINCENT DE PAUL

LÉGENDE

Monsieur Vincent de Paul aumônier des galères,
Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires,
Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital
Du couvent qu'a fondé Madame de Chantal,
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille,
Et l'unique tableau pendu sur la muraille
Représente la Vierge avec l'Enfant Jésus,
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,
Le saint prêtre est toujours en course et se prodigue,
Et revient tous les soirs, épuisé de fatigue,
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi,
Quand il a visité la mansarde indigente
Il s'en va demander l'aumône à la Régente,
Il sollicite, il prie, il insiste, emporte
Par son infatigable et forte charité,
Recevant de la gauche et donnant de la droite,
Pourtant il est malade et vieux et son pied boite,
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,
Il a traîné six mois la chaîne et le boulet
D'un forçat innocent dont il a pris la place,
Déjà dans les faubourgs la pauvre populace,
Qui connaît bien son nom et qui le voit passer,
Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser
Un nouveau né jeté sur la borne et qu'il sauve,
Commence à saluer ce bonhomme au front chauve
Et le suit en chemin d'un oeil reconnaissant.

Mais, ce soir, vers minuit, le bon monsieur Vincent,
Regagnant son logis chez les Visitandines,
Au moment où les sœurs sont à chanter matines,
Traine son pied boiteux d'un air découragé,
Tout le jour bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,
Sous une froide pluie il a couru la ville,
Certes, on l'a reçu d'une façon civile,
Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens,
Pour ses enfants trouvés et ses galériens,
Et plus d'un poliment déjà s'en débarrasse,
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,
Et Mazarin, si fort pour dire : "Je promets",
Deviens un vieillissant plus laid que jamais,
C'est donc un mauvais jour, mais enfin le pauvre homme
Revient, en disant qu'il va faire un bon somme,
Et se hâte, parmi la brume et le vent ;
Lorsque, arrivé devant la porte du couvent,
Il aperçoit par terre et couché dans la boue
Un gargon d'environ dix ans ; il le secoue,
L'interroge : l'enfant depuis l'aube est à jeun,
N'a ni père ni mère, et sans asile aucun,
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure,
— Viens, dit Vincent, mettant la clef dans la serrure ;
Et prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,
Il monte à sa cellule et le couche en son lit ;
Puis, songeant qu'à minuit en janvier le froid pince,
Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,
Il ôte son manteau tout froid du vent du Nord
Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort,
Alors, tout grelottant et très mal à son aise,
Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise
Et devant le tableau pendu contre le mur
Il pria.

Mais, soudain, la madone au front pur,
Qui parut resplendir des clartés éternelles,
S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles
Brillèrent des regards qu'ils n'avaient jamais eus,
Et, dégageant son cou des bras du doux Jésus
Qu'elle tenait d'abord serré sur son épaule,
Elle tendit la main à saint Vincent de Paule,
Et d'un accent rempli de céleste bonté,
Lui dit :

"Embrasse-le, tu l'as bien mérité."

FRANÇOIS COPPÉE.

A PROPOS DE BOTTES

Il y a deux ans à peine, nous dit notre ami Z..., je revenais d'Avignon à Paris : et grâce à cette ruse assez innocente qui consiste à se servir de sa canne d'un verrou, en l'introduisant à l'intérieur d'un wagon—dans la poignée de la portière, pour empêcher les importuns d'entrer, je pensais pouvoir passer la nuit tout seul dans un compartiment de première classe, lorsque, quelques minutes avant le départ, j'entendis des voix bruyantes qui se rapprochaient sur le quai de la gare. L'instant d'après, une main puissante tournait la fermeture du compartiment. Ma canne cédait en se brisant sous l'effort d'un intrus, et je vis paraître une sorte de milord, qui se disposait à faire irruption dans le train, avec une multi-

tude de paquets. Trois autres personnes, arrivées à la dernière minute, s'élançèrent à sa suite, si bien qu'en un clin d'œil nous fûmes cinq voyageurs dans le compartiment.

Il fallut se résigner.

J'en fus quitte pour réunir précipitamment mes bagages, et j'allai me blottir dans un coin.

L'Anglais s'assit à l'autre extrémité du wagon. L'un des nouveaux arrivants prit en hâte le troisième coin ; un autre occupa le quatrième, et le cinquième voyageur se cacha comme il put, entre ses voisins.

Il devait être huit heures du soir.

Un quart d'heure plus tard, le train filait à toute vitesse. Notre Anglais dépliant une énorme couverture, prenait dans ses plis un foulard rouge dont il s'enveloppait la tête. Il assujettissait ensuite une casquette de fourrure sur son foulard, quittait son pardessus, sa jaquette, et se revêtait d'une chaude houpelande. Après quoi, il replaça dans le filet les vêtements dont il s'était débarrassé, s'enroula les jambes dans sa couverture et chercha une position commode pour dormir.

Mes autres compagnons de voyage l'avaient devancé. Deux d'entre eux, après s'être coiffés d'une toque de drap, commençaient à ronfler bruyamment ; le troisième reposait en silence ; l'Anglais ne tardait pas à imiter leur exemple, et moi-même, je sentais le sommeil me gagner déjà, lorsque je vis le lord se réveiller soudain, abandonner sa position horizontale, rejeter sa couverture et se rasseoir sur la banquette. Nous croyant sans doute tous endormis, il se mit à retirer ses deux bottes—d'énormes bottes de chasse—qu'il laissa dans l'allée du compartiment ; et, ne conservant aux pieds que ses chaussettes blanches, il s'enroula de nouveau dans sa couverture, pour reprendre sa position première.

—Si chacun de nous prenait autant de liberté, pensai-je, l'atmosphère du compartiment s'en ressentirait...

Mais l'Anglais se rendormit aussitôt, dans la placidité des consciences tranquilles, et je restai songeur...

Je n'étais pas seul éveillé.

Quand le lord eut commencé à ronfler, son voisin de face, qui, malgré l'obscurité relative, produite par le déploiement du store tendu sur la lampe, n'avait pas perdu de vue un seul mouvement de l'Anglais, avança la main sans se déranger ; puis, pour se débarrasser d'un voisinage qu'il trouvait gênant, il prit délicatement une botte par la tige, et, de l'air le plus naturel du monde, la jeta par la portière, avec la même indifférence qu'il eût mis à secouer la cendre de son cigare. Cela fait, il ramena sa main à la hauteur de son estomac, croisa les bras et dormit.

Ayant tout suivi des yeux, je ne pouvais que déplorer la responsabilité encourue par ce voyageur, si peu soucieux de la propriété d'autrui. Je me demandais ce qui allait se passer au réveil de l'Anglais. Evidemment, il réclamerait sa botte absente. Nous allions avoir un peu de gaieté. Et, dans l'attente des événements, je riaais de la confiance de mon compagnon de voyage, qui ronflait de plus belle, sans se douter du tour pendable que son voisin venait de lui jouer.

A dix heures et demie, nous arrivions à Valence.

Personne ne bougea.

A minuit, le train entra en gare à Lyon. Deux des voyageurs descendirent pour se dégorger les jambes. L'Anglais, parfaitement tranquille, laissa circuler autour de lui, s'étira les bras, toussa, bâilla sans plus se soucier de ses bottes que de son premier soulier, et conserva sa position horizontale.

Au coup de sifflet, les voyageurs reprirent leur place. L'employé ferma les portières ; le

train se remit en marche. L'Anglais, lui, se remit à ronfler...

Je restai éveillé.

Cependant, bercé par le mouvement monotone du train, je m'endormis aussi ; car une heure plus tard environ, j'étais tiré de mon sommeil par un bruit de portière brusquement refermée. J'ouvris les yeux. Nous étions arrivés à Mâcon. Je me redressai, et je remarquai non sans surprise que le coin précédemment occupé par le vis-à-vis de l'Anglais était libre.

Le "coupable" venait de descendre.

A Dijon, un autre de nos compagnons de voyage nous quittait aussi. Nous ne restions plus que trois, en comptant l'Anglais qui ronflait comme un tuyau d'orgue.

La situation commençait à se corser.

—Pourvu que l'autre ne descende pas avant Paris ! pensais-je avec un peu d'inquiétude.

Hélas ! à six heures du matin, je vis qu'il se frottait les yeux, pliait sa couverture, Laroche, il m'abandonnait... Le lâche !

Je me trouvais dans une jolie position.

Sans aucun doute, j'allais assumer la responsabilité de la disparition de la botte. Comment me tirer de là ? Impossible de descendre avant Paris. J'avais besoin d'y rentrer.

Tout ce que je pouvais faire, c'était de changer de compartiment. Je sautai sur mon indicateur. Une sueur froide inonda mes tempes. Nous étions en rapide. Le train ne s'arrêtait plus avant l'arrivée. Quant à déménager pendant le trajet, il ne fallait pas y songer, à moins de risquer de se rompre les os.

Je n'avais pas replié mon indicateur, que la glace s'abaissait brusquement. Un inspecteur demandait par la portière le contrôle des billets. Il fallut réveiller mon Anglais. Du reste, il faisait déjà grand jour.

Mon homme profita de la circonstance pour commencer sa toilette.

—Nous y voici ! me dis-je ; gare au coup de théâtre !

Quand il eut repris son billet—troué par l'emporte-pièce de l'inspecteur—et revêtu sa jaquette, il attrappa la botte isolée que son impitoyable voisin lui avait laissée pour compte, et la chaussa avec effort. Puis d'un coup d'œil investigateur, il chercha la pareille.

A partir de ce moment, je crus devoir simuler l'homme endormi. Mais je trichai tenant à voir, au moins d'un oeil, ce qui allait se passer. Je m'efforçai surtout de ne pas rire.

Mon Anglais souleva le volant du drap qui masquait le dessous de la banquette ; il fourragea dans l'ombre avec sa jambe. Vains efforts. Il s'accroupit à terre, regarda à droite, à gauche, dans le filet... Rien !

Heureux les gens qui savent conserver leur sérieux ! Pour ma part, je ne fus pas maître de moi. La vue de ce grand diable d'homme à la recherche de sa botte, la pensée du spectacle qu'il allait me donner en sortant à cloche pied de la gare, m'ôtèrent la possession de mes moyens. J'éclatai...

C'en était fait !

En m'attendant rire, l'Anglais se retourna comme si je l'avais mordu.

—Pédon ! fit-il avec un accent britannique des plus prononcés, vous saviez où on a mis la botte de moi ?

—Quoi donc ? dis-je en me redressant, mais sans avoir l'air de comprendre.

—Le botte de moi ? reprit-il.

—Oui ! eh bien ?

Il me montra son pied déchaussé !

—Où il est ?

Je haussai les épaules comme un homme qui ne sait pas.

—Mon botte enfin ! cria-t-il d'une voix de tonnerre.

— Eh ! que voulez-vous que je vous dise ? cherchez-là !

— Je le cherchai aussi ; mais je ne trouvais pas... Vous avez caché le botte de moà ?

— Ah ! je vous jure que non, par exemple ! Alors, dites où il est ?

— Est-ce que je sais ? Cherchez mieux ! — Nô... Je avais très bien cherché... Vous avez caché le botte de moà ?

— Ah ! sapristi ! m'écriai-je avec vivacité, qu'il vous suffise de savoir que je n'ai pas touché votre botte. Si on vous l'a cachée ce sont sans doute ces messieurs qui sont descendus. — Nô... nô... ils dormaient.

— Eh bien, moi aussi !

— Du tout ! s'écria-t-il : vous avez ri du malheur de moà !

Et il répéta :

— Alors, vous voulez pas dire ?

— Je ne le peux pas... je n'en sais rien du tout. Voilà qui est clair.

— Très bien ! dit l'Anglais en manière de conclusion.

Il retourna à sa place d'un air grave, termina ses paquets, changea de coiffure, examina d'un air désolé son pied déchaussé, dont il faisait jouer les doigts dans la chaussette blanche, et ne dit plus un mot jusqu'à l'arrivée.

Au dehors, une pluie battante cinglait les vitres.

A neuf heures et demie, nous entrions en gare.

Je bouclai ma valise, mes derniers paquets, et comptant laisser mon compagnon de route se tirer d'affaire comme il le pourrait, j'allais descendre, quand l'Anglais, s'interposant aussitôt, me barra le passage avec son bras, se mit à la portière et appela un homme de la Compagnie.

Je me disposais à descendre à contre-voie. Il me retint par le pan de mon habit, qu'il aurait déchiré si j'avais tenté de fuir.

— Ah ! ça, est-ce que vous plaisantez ? m'écriai-je.

— Nô... nô... fit-il gravement. Nous autres, dans la Angleterre, ne jamais plaisanter des choses sérieuses...

Un inspecteur arrivait.

— Pêlon, dit le lord en montrant son pied déchaussé qu'il leva jusqu'à l'ouverture de la portière restée fermée pendant le voyage, le messieu que voici — il me désignait — a pris la botte de moà qu'il ne veut pas rendre. Je voulais, moà, le dénoncer au policeman ; seulement, comme je ne pouvais aller sans mon botte, dans la boue, je vous commandai de faire venir un homme qui va porter moà sur son dos pour traverser le gare... Mōsieur le voleur nous accompagnera jusque chez le policeman... A cette déclaration, l'inspecteur resta comme ahuri. Il ne savait si l'Anglais parlait sérieusement ou s'il plaisantait. Je partis d'un nouveau éclat de rire, qui exaspéra mon compagnon de voyage.

Cependant, il me tardait d'en finir. Comment faire ?

— Si je raconte la vérité, pensais-je, l'Anglais ne voudra jamais me croire.

L'inspecteur paraissait de plus en plus perplexe.

Soudain, une idée me vint, canaille en somme, mais pratique. Sûr à l'avance du succès d'hilarité que ne pouvait manquer d'obtenir la promenade de mon lord à califourchon sur le dos de l'homme d'équipe, je pensai que le meilleur moyen de me débarrasser de lui était de le faire passer pour fou. Aussi bien sa surexcitation, sa façon d'agiter à la portière son pied déchaussé devaient-elles prédisposer l'inspecteur à croire à ma déclaration. D'un geste, je lui indiquai ma pensée. Il la saisit à merveille.

Je me penchai donc vers lui, et je lui dis à l'oreille :

— Hélas ! monsieur, vous ne vous rendez guère compte par vous-même de l'état d'esprit de ce malheureux aliéné. Atteint du délire de la persécution, il est convaincu que je lui ai volé sa botte. Qu'en a-t-il fait ? je l'ignore, étant monté après lui dans le train, à un moment où il paraissait endormi. Il ne manquera pas de vous raconter que, pendant son sommeil, j'ai voulu lui jouer un tour de mauvais goût et que je me suis approprié sa chaussette... Vous êtes prévenue... Vous saurez que lui répondre... Voyez du reste son agitation... Ce qu'il y a de plus simple, selon moi, c'est de le diriger sur l'infirmerie spéciale, en lui donnant l'assurance qu'il y retrouvera sa botte.

— Compris ! murmura l'inspecteur.

Un homme d'équipe arrivait. L'Anglais monta à cheval sur son dos que je vis ployer sous la charge ; et il prit ainsi le chemin du commissariat en criant :

— Venez ! venez ! Mōsieu le voleur ! je veux faire mettre vô au poste.

— Soyez tranquille, lui dis-je, je vous suis.

Mais après quelques pas, les curieux et les rieurs accourus à la vue de cet étrange voyageur, devinrent si nombreux, que je pus, avec la complicité de l'inspecteur, gagner une porte de sortie, après lui avoir chaleureusement recommandé mon fou.

— Comptez sur moi, me dit-il, ce matin même, il sera examiné au point de vue mental...

J'étais enfin délivré de mon Englishman... — Depuis lors, ajouta notre ami Z..., j'ai toujours négligé d'aller aux informations. Mais je ne serais pas autrement surpris que mon Anglais eût été envoyé à l'asile Sainte-Anne. Ce ne serait pas le premier que l'administration y eût enfermé... à propos de bottes !

PAUL BONHOMME.

LA CONFESSION DE L'ASSASSIN

— Monsieur le curé, on vient vous chercher pour quelqu'un qui va mourir. Eusèbe Morand est à l'agonie.

— Mon Dieu ! si je puis arriver à temps.

Le dévot pasteur se dirigea en toute hâte vers la résidence de Morand. Il était encore agile, malgré ses soixante-dix-neuf ans.

La femme du mourant se tenait sur le seuil de la villa. Du plus loin qu'elle aperçut le curé, elle se mit à lui faire des deux bras le geste de se hâter.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda le vieux prêtre, en s'arrêtant, à bout de forces.

— Hâtez-vous, monsieur le curé, il n'a plus que quelques minutes à vivre. Le médecin a perdu tout espoir. Mon Dieu ! mon Dieu ! s'il peut se reconnaître.

Et la pauvre femme éclata en sanglots.

Le malheureux se tordait dans des convulsions horribles. Le médecin, penché sur lui, d'une main tenait une cuillerée d'une potion calmante, de l'autre essayait de lui ouvrir la bouche.

Le malade n'était plus reconnaissable. Sa face livide portait déjà l'empreinte de la mort. Lorsqu'il aperçut le curé, il essaya de se mettre sur son séant, mais il retomba vaincu par la souffrance. Un son rauque sortit de sa poitrine.

Le médecin, en se retournant, vit le curé :

— Ma tâche est terminée, monsieur le curé, la vôtre commence.

Le prêtre s'approcha du moribond :

— Je viens vous offrir mon ministère, dit-il d'une voix douce en se penchant sur lui.

— J'ai quelque chose qui me pèse là... j'étouffe... Il me semble que cet aveu va me soulager.

— Je vais entendre votre confession.

Le curé fit signe aux personnes présentes de se retirer.

— Non, non, qu'elles restent... Je veux qu'elles m'entendent, articula péniblement le mourant.

... Je suis l'assassin de la femme Breton... Dieu me punit... Il n'y a pas de miséricorde pour moi... J'étouffe...

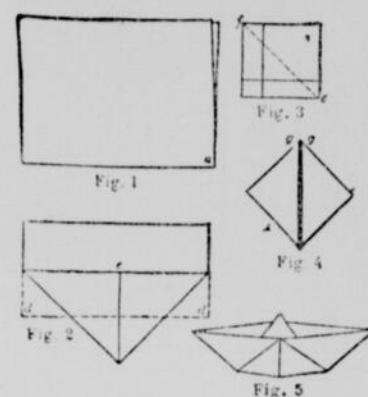
Le malheureux eut un spasme, ses yeux se voilèrent, un faible souffle s'échappa de sa bouche : Il était mort. — R. de T.

LEÇON DE CHOSES

LES JOUJOUX EN PAPIER

On peut construire en papier une grande variété de petits jouets, que les enfants éprouvent un grand plaisir à faire eux-mêmes.

Le bateau. On a un morceau de papier de 6 x 5 pouces, à angles bien droits. On double



Le bateau de papier

ce papier comme sur la fig. 1. On amène les deux coins *a a* dans la direction de *b* (fig. 1) et on forme ainsi deux nouveaux plis, les coins se réunissant en *c* de la fig. 2. On renverse alors les deux côtés *c*, l'un en dessus, l'autre en dessous, jusqu'à la ligne de points *d d*. On a ainsi le chapeau de gendarme : on passe le pouce de chaque main dans l'ouverture du chapeau, et l'on tire le papier pour rabattre l'une sur l'autre les deux extrémités opposées et obtenir la figure 3, en arrangeant les coins *d d* de la figure 2. On retourne les coins marqués d'un petit carré sur la fig. 3, et on les amène, l'un en dessus, l'autre en dessous, jusqu'à l'autre côté, en plissant, sur la ligne ponctuée, *e f* ; on a un second chapeau de gendarme, que l'on ouvre comme la première fois pour produire la fig. 4. Saisissant les deux coins *g g* entre le pouce et l'index de chaque main, on les sépare doucement, en évitant de déchirer le papier qui se trouve en dessous, et l'on termine le bateau représenté par la fig. 5.

MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE

Nous avons le regret d'annoncer à nos lecteurs la mort prématurée de M^{me} Bourret (née Rose-Alba Ledue), épouse bien-aimée de M. Roméo-E. Bourret, employé civil, décédée le 24 mars dernier.

M^{me} Bourret, par les rares qualités de son cœur et de son intelligence, avait su s'acquiescer l'estime et l'affection de tous ceux qui avaient l'honneur d'être dans le nombreux cercle de ses parents et amis. Elle fut toujours une épouse modèle, une mère admirable.

Cette mort crée un vide qui sera difficile à remplir au sein de notre société montréalaise, déjà si cruellement frappée depuis quelque temps.

Nous sommes certains d'être l'interprète de tous en offrant à la famille de la regrettée défunte les hommages sincères de compliments de condoléances, et en l'assurant que nous prenons une large part dans le malheur qui vient de fondre sur elle.

G.-A. D.

Rechercher l'estime des autres pour se placer ensuite au-dessus d'eux, c'est s'en rendre indigne.



LA MODE.—1. ROBE DE DEMI-SAISON.—2. ROBE AVEC CORSAGE DIFFÉRENT

(Extrait du Journal de mode *La Saison*)

DESCRIPTION

1. *Robe de demi-saison*.—Cette robe est en crêpon avec jupe unie et corsage brodé à jour sur transparent de soie bleue. Les manifs de soie brune sont doubles en bleu. On ferme devant la doublure ajustée du corsage. On adapte le dessus en forme de corselet plat et le haut en blouse, le tout fermant à gauche et réuni sous un biais de 9 pouces de large, drapé sous le grand nœud. La ceinture drapée en taille brune à 5½ pouces, de même que le col. La jupe a trois godets et le dessous des manches en soie bleue est doublé de mousseline raide.

2. *Robe à corsage différent*.—Jupe cloche et bouffants de manche en grenadine-étamine chinée jaune, brun et vert. Corsage de surah jaune pâle avec guipure jaunée dont les dents forment corselet de 7 pouces de haut et basque. Froncer le dessus sur le dessous ajusté, et former devant et derrière un pli de 3 pouces dans le haut et 1½ au bas. Le corsage agrafe sous le pli. Col drapé avec large nœud derrière. Le bas de la manche est en surah et la jupe doublée de soie est ornée dans le bas par un ruché de 1½ pouces en surah effilé.

POUR LES DAMES

La coiffure semble vouloir s'élargir encore et les modèles de chapeaux de printemps prennent des proportions qu'on ne leur connaissait pas depuis longtemps. La petite capote, ce rien, si léger et si gracieux qui se fondait d'une manière si harmonieuse dans les frisures, coiffant également bien les cheveux lisses, cette ravissante petite capote est en train de devenir une armature étroite et large, ayant l'air de se

disputer avec les manches le record du volumineux. Lorsque les modes prennent cette tournure, loin de me désespérer, je m'en remets au bon goût général, qui fait bien rarement défaut. A part quelques prêtresses de la mode, ne sortant jamais à pied, et quelques extravagantes, cherchant avant tout à se faire remarquer, peu de femmes suivent très exactement la mode. Elles la modifient, choisissant parmi les modèles des formes de jupe et de manche de moyenne largeur et restant pratiques et commodes avant tout. On ne peut que les approuver, et tout porte à croire que nos contemporaines montreront la même sagesse pour leurs chapeaux d'été.

La plus jolie mode du monde devient horrible, poussée à l'extrême. C'est ainsi que la coiffure ondulée est devenue, sur certaines têtes, une affreuse tignasse broussailleuse qui semble n'avoir pas été peignée depuis plusieurs mois. De plus, les ondulations sont devenues extrêmement vulgaires. Elles se font au fer chaud, autrement elles ne tiennent pas par les temps humides. Les coiffeurs s'arrangent pour les faire assez solides pour qu'elles durent huit jours au moins. Pendant ce temps, il faut y toucher le moins possible. Que deviennent les soins à donner aux cheveux et l'hygiène pendant ce temps ? Aussi, les cheveux sont ternes et mal soignés à plaisir. Puis, après avoir commencé par laisser les cheveux lâches pour leur donner de la souplesse, on est arrivé à couvrir la moitié des oreilles et des joues. Dépasser le but est vraiment manquer la chose. On ne sait reconnaître si une femme est jolie, puisqu'elles sont toutes semblables et que leur visage est presque voilé par leurs cheveux. Les personnes qui n'ont pas adopté les ondulations en cercle coupent leurs cheveux autour de la tête, leur laissant environ 13 à 20 cent. de longueur et les frisent en papillottes ou en bigoudis. Ceux du front sont rejetés en arrière, sauf quelques bouclettes qui rabattent, et ceux des côtes recouvrent les joues et les oreilles. Cependant, on en

réserve une partie pour rejoindre le chignon qui disparaît presque dans ce fouillis à rendre jaloux un caniche mal soigné. Toutes les femmes ne donnent pas dans ces travers, et quelques-unes se coiffent d'une façon très artistique. Elles rejettent leurs cheveux en arrière et les attachent au bas de la nuque en un petit chignon de la forme d'un S allongé. Il faut avoir soin de ne pas les serrer afin qu'ils soient très légers. Lorsqu'ils viennent d'être lavés on obtient très facilement l'effet voulu. Nos figurines sont souvent coiffées de cette façon simple et élégante.

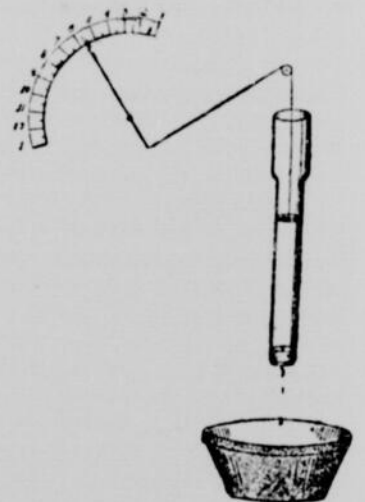
A volonté on peut friser quelques bouclettes qui garnissent le front et crêper une mèche en toupet sur le dessus de la tête, si on trouve cette coiffure trop plate. On peut aussi faire la raie classique au milieu de la tête, ce qui va fort bien à certaines figures. Ces coiffures ont au moins l'avantage d'être comme il faut. On ne peut pas en dire autant des autres dont il est question plus haut. On se méfiera aussi des doublures trop raides dans les jupes, si on est de petite taille. Certaines personnes, avec ces robes en compole, ressemblent à d'anciennes poupées de Nuremberg. Il nous paraît utile, à l'entrée d'une saison, de signaler à nos gracieuses lectrices, toujours si raisonnables, les erreurs qui se commettent facilement, soit par le désir d'être bien, soit par imitation, en suivant une pente insensible et graduelle qui nous conduit tout doucement à l'exagération. Si nous n'y faisons attention, nos modes actuelles deviendront aussi absurdes que ridicules. — (Extrait de *La Saison*.)

RÉCRÉATION SCIENTIFIQUE

HORLOGE A EAU

Cette horloge, sorte de clepsydre moderne, ne demande, comme matériaux essentiels, qu'un verre de lampe et une aiguille à tricoter. Contre un mur ou sur un grand carton, on dispose le verre de lampe et l'aiguille comme l'indique notre figure.

L'aiguille est maintenue en son centre et l'une des extrémités est reliée par un fil à un flotteur qui se trouve dans le verre de lampe. La partie de l'aiguille qui sert d'index parcourt, dans sa course, une partie de la surface. On trace cette courbe ; puis on remplit d'eau le verre de lampe, dont l'extrémité inférieure est fermée à l'aide d'un bouchon. On



élève le niveau du liquide jusqu'à ce que l'aiguille soit sur la division 1 du cercle tracé. Cela fait, on perce un petit trou dans le bouchon et l'on glisse deux ou trois brins de coton. L'eau s'égouttera et, au fur et à mesure, fera descendre le flotteur qui, entraînant le fil, fera mouvoir l'aiguille, qui se déplacera le long de l'arc tracé.

Pour la première fois, on devra noter avec une montre les divisions : celles-ci tracées, on n'aura plus, chaque jour, qu'à remplir le verre de lampe : cette horloge donnera des indications très suffisantes. On peut prendre la précaution de verser à la surface du liquide une légère couche d'huile pour empêcher l'évaporation.

PHILOLOGE.

Une question de la petite Alice :

— Dis donc, maman, puisqu'il fait noir la nuit, pourquoi dis-tu que tu as passé une nuit blanche ?

— On parlait, l'autre soir, chez Mme Z... du cas d'une aimable femme qui, ayant enterré successivement deux maris, se prépare à contracter une troisième union :

— Une veuve à répétition, quoi !... a dit quelqu'un.

CHOSSES ET AUTRES

L'Angleterre paie \$20,000,000 par an pour l'entretien de ses chemins ; la France, \$28,000,000 ; l'Italie a dépensé \$16,000,000 en cinq années.

A l'exposition de volailles tenue au Carré Madison, New-York, récemment, le Canada a remporté les cent premiers et seconds prix. La poule canadienne fait honneur à notre pays.

A Rockland, Ontario, on a extrait de la carrière Stewart, une grosse pierre de la longueur de 60 pieds sur 15,86 pieds et 6 pouces de profondeur, et de la pesanteur de 500 tonnes environ.

Horoscope.—Ceux qui naissent en avril ont plus de bon sens que d'esprit ; ce sont des amis fidèles, patients et zélés. La vue d'une bonne action les rend heureux, celle d'une mauvaise les remplit d'indignation.

Température du mois d'avril.—Du 2 au 9, nous pouvons compter sur de belles journées, moins froides ;—du 9 au 16, la majeure partie sera du beau temps ;—du 16 au 24, continuation du beau temps à moins que le vent de l'est nous apporte de la pluie ;—du 24 à la fin du mois, nous aurons quelques belles journées, mais la température est encore froide pour la saison.

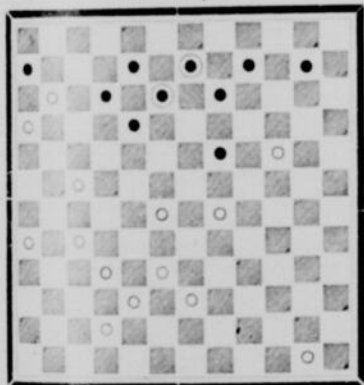
Les nouveautés de Gus Hill, voilà ce qui se joue au théâtre Royal cette semaine. Comme le programme l'indique, ce sont des nouveautés qui nous arrivent au théâtre de la rue Côte. La curiosité des amateurs sera mise en éveil quand ils sauront qu'avec des comédiens, des musiciens, des comiques et des acrobates, ils auront une danseuse de caractère excentrique qui fait des tours de danse surprenants.

JEUX ET RECREATIONS

No 163.—PROBLÈME DE DAMES

Composé par M. E. Dubé, Montréal

Noirs—10 pièces



Blancs—14 pièces
Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème No 163

Blancs Noirs	Blancs Noirs	Blancs Noirs
54	48	41
37	32	38
57	45	39
21	15	10
66	60	3
61	67	18
56	50	70
49	3	7
3	1	54
1	66	gagnent.

Solutions justes par MM. N. Brochu, Lévis ; J. H. Desautels, Nicolet ; P. Duplessis, Williamsville.

ÉNIGME

Je n'ai ni mains, ni pieds, ni tête,
Je ne suis volatile, arbre, poisson, ni fleur.
Et cependant, aussi bien qu'une bête
J'ai de la chair et de l'odeur.
Au jaillir je suis parfois utile.
Je ne suis pas un immonde reptile.
Et l'on n'a pas à craindre mon venin.
On me voit parmi vous des premiers au festin ;
Mais après tout mon malheur est extrême ;
Croit-on que celui qui m'aime
A constamment la crainte
Pour contenter sa volupé,
Doit mettre contre moi par un sensible ou-
Le fer et l'acier en usage.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 569

Charade.—Le mot est : Théâtre.
Problème.—Le nombre est : 119 marches.
Rebus.—La naissance est le premier pas vers la mort.—Mot à mot : L'année sans elle le pas vers la mort.

ONT DEVINE :

J. Martel, Eugène Regnault, Joseph Populus, A. W. LaVallière, G. U. Ducharme, J. Emile Allard, J. A. Lafleur, C. G. Saint-Jean, J. P. Jutra, Ulric Marcotte, Charles-A. Greffard, Amédée Erement, Mlle Hermine Lanctôt, Joseph Saint-Amour, Arthur Pouliot, J. A. Nantel, Montréal ; Jos. Gagné, Dame L. Delorme, Art. Delorme, St-Henri de Montréal ; Adélard Huard, W. Barry, St-Roch (Québec) ; Mlle Alice Aubert, Belzémir Richard, J. A. Langlois, Québec ; Rami Boucher, Lévis ; Dame A. E. Jacques, J. D. Cœvre, Mlle Philomène Lefebvre, Dame Vve N. Lefebvre, Mlle Léontine Lefebvre, Adolphe Elie, St-Télesphore de Soulanges ; Stephen McMillan, Gus. Boyer, Mlle Emelia Séguin, Rigaud ; René Legendre, Saint-Joseph de la Beauce ; Mlle Blanche Bélanger, Ottawa ; J. T. Jones, Fraserville ; Joseph Faille, Laprairie ; J. Pelletier, Ste-Anne de Beaupré ; Mlle Marie-Anne Neveu, Valleyfield ; Lud. Gagné, Lac St-Jean ; J. André Lapointe, Lachine ; Mlle Aline Baudet, Victoriaville ; Arthur Nault, St-Hyacinthe ; Damase Gauthier, Lachute ; Jules Girouard, St-Jean ; A. Z. Reid, Beauharnois ; Riense-Aimante, Joliette.



Résultat d'un Rhume Négligé. LES POUMONS ATTAQUÉS,

Que les Médecins n'ont pas réussi à soulager,
Guéris en prenant

Le Pectoral-Cerise d'AYER

"J'avais contracté un fort rhume qui se porta aux poumons et comme on fait en pareil cas, je l'avais négligé pensant qu'il s'en irait comme il était venu ; mais je trouvai après quelque temps que le plus petit effort me faisait souffrir. Alors

Je Consultai un Docteur

qui trouva, en examinant mes poumons, que la partie supérieure gauche était fortement affectée. Il me donna de la médecine que je pris suivant l'ordonnance, mais elle ne semblait me faire aucun bien. Heureusement il m'arriva de lire dans l'Almanach d'Ayer, les effets qu'avait produits sur d'autres le Pectoral-Cerise d'Ayer et je résolus d'en faire l'essai. Après en avoir pris quelques doses, je me trouvai soulagé et avant d'avoir fini la bouteille, j'étais guéri."

—A. LEFLAR, horloger, Orangeville, Ont.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer guérissent l'Indigestion

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPEUTEUR

187, RUE SAINT-JACQUES

ROYAL BUILDING MONTRÉAL

LE SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporée par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 1866, Ste-Catherine

EN FACE DE L'OPÉRA FRANÇAIS

Tél. Bell 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1 PRIX DE	\$1,000.00
1 " "	400.00
1 " "	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Tirage public tous les quinze jours à la salle de l'Union St-Joseph, à 2 hrs p.m.

VIN de VIAL

TONIQUE
ANALEPTIQUE
RECONSTITUANT

Le TONIQUE
le plus énergique
pour Convalescents,
Vieillards, Femmes,
Enfants débiles
et toutes personnes
délicates.



Au QUINA
SUC DE VIANDE
PHOSPHATE de CHAUX

Composé
des substances
Indispensables à la
formation de la chair
musculaires
et des systèmes
nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. — Toutes Pharmacies.

OPERA FRANÇAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Lundi et mardi, 1er et 2 avril, à 8.15.
Avec Mlle St-Laurent dans le rôle de Clair-
rette. Deux représentations de

La Fille de Mme Angot

Prix d'entrée : 25c, 40c, 50c, 60c et 75c.
Mercredi, 3 avril,

Le Barbier de Seville

Opéra en 4 actes. Musique de Rossini.
Avec Mlle Mourawieff dans le rôle de Ro-
sine, et MM. Boon, Soun, Lamarche, dans
les autres principaux rôles. Prix d'entrée :
25c, 50c, 60c, 75c et \$1.

Les loges d'avant-scènes sont réduites à \$5
la loge entière. Les places réservées sont en
vente au contrôle du théâtre toute la jour-
née. On peut retenir des places au théâtre
par le téléphone 6616, ou au magasin de mu-
sique de M. Hardy.

Bientôt : Le Voyage en Chine, Rigoletto.

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON

LEOTY
8, Place de la Madeleine,
PARIS

Les Célèbres
Corsets
LEOTY

Parfaitement modelés, Hygié-
niques et d'une coupe unique,
sont adoptés par toutes les
élégantes.

On peut se les procurer directement à Paris.
Les Dames sont priées d'écrire à M^{me} LEOTY
ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.



PANACEE DU PERE LAFITEAU

MISSIONNAIRE AU SAULT
ST-LOUIS (Caughna-
waga 1712)

Le seul remède capable
de guérir les fièvres scar-
latines, la rougeole, la petite vérole, les fiè-
vres typhoïdes, fièvres intermittentes, débi-
lité, faiblesse, pleurésie, mal de poumons,
enfants rachitiques dévorés par la constipa-
tion, les convalescents, sur les personnes fai-
bles et consumptifs, elle fait des miracles.

J'ai en ma possession des certificats de la
main même du Père Lafiteau, qui datent du
temps qu'il était missionnaire au Canada.

Prix \$1. En vente chez

Z. BRABANT
HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spé-
cialité : Réparations d'instruments
en cuivre et bois. Argentu-
res, dorures, etc.

No 17, RUE GOSFORD
MONTRÉAL

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRE"

Bon pour un Numéro du Journal de
Modes LA SAISON, le seul au monde don-
nant 100 Cravures inédites de Modes et
Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son
adresse, à l'administrateur de La Saison, 25,
rue de Lille, Paris.

ANNONCE DE
John Murphy & Cie

Nouveautés

POUR LE

PRINTEMPS

Percalès Françaises, 32 pouces
de largeur, à 25c la verge
Indiennes Anglaises, 32 pouces
de largeur, à 15c la verge
Sateens Français, 32 pouces de
largeur, à 20c la verge

MOUSSELINE SUISSE
MOUSSELINE SUISSE

PIQUES FRANÇAIS
PIQUES FRANÇAIS

GUILLAUMES ÉCOSSAIS
GUILLAUMES ÉCOSSAIS

DUCKINGS BLANCS
DUCKINGS COULEURS

TOILES UNIES
TOILES BRODÉES

TOILES RAYÉES
TOILES CARREAUTÉES

BATISTES FRANÇAISES
BATISTES FRANÇAISES

ETC., ETC., ETC.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit :
"Elle est sans pareille."
Elle blanchit, tonifie et don-
ne à la peau un déli-
cieux parfum

Elle guérit en une nuit les
Boutons, Gerçures, Eczéma

J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

En vente dans toutes les
bonnes pharmacies.

Le **VIN** à
l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR

M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs
de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et
les propriétés thérapeutiques des prépa-
rations alcooliques. — Il est précieux
pour les personnes dont l'estomac ne
peut pas supporter les substances gras-
ses. Son effet, comme celui de l'**HUILE**
de FOIE de MORUE, est souverain

CONTRE :

la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les
MALADIES DE POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1893..... 2,365,036
Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLE, L.C.D.

Chirurgien-Dentiste

200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. B.illon

Extraction de dent sans douleur par le
chloroforme, l'éther, le protoxyde d'azote,
ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans
palais ou sur monture en or, aluminium,
vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or,
argent, platine, porcelaine, Couronne en or.

Nouveaux procédés américains pour plomb-
bage de dents, en porcelaine et en verre, plus
résistable que le ciment, imitant parfaite-
ment la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger,
Nouveau procédé pour plomber et extraire
les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

N° 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent
LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE son-
t lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE

LA PRESSE est le véritable intermédiaire
entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi
lient toutes LA PRESSE

Désirez-vous retrouver un article perdu

Annoncez dans LA PRESSE

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation
de tous les journaux français
du Canada.

Moyens par jour pour la semaine fi-
nissant le 23 Mars 1895

42,034

La PRESSE sera adressée à la campagne
pendant la saison d'été à raison de 25c par
mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTRÉAL

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygienne, Di-
gestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les li-
queurs de la Chartreuse et de la Trap-
pistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour
faire deux chopines et quart de liqueur.
Direction dans chaque boîte.
Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou
envoie franco sur réception du
prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT

MONTRÉAL

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSEUR DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de
toute espèce ; réparations de toutes sortes
exécutées à très bref délai. Toujours en stock
des instruments pour orchestre et fanfare à
des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE ST-LAMBERT

MONTRÉAL



HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS
95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois,
ex-médecin surintendant de l'Institut Mur-
phy. Traitement rapide de l'ivresse, dé-
lire, etc. Traitement radical des habitudes
d'intempérance, morphomanie, etc., par la
méthode du Gold Cure.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY

L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE N° 2113

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite
par les

**POUDRES -
ORIENTALES**

LES SEULES

Qui assurent en 3
mois et sans nui-
re à la san-
té le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermété des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$6

En vente dans toutes les pharmacies de
première classe. Dépôt général
pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine

MONTRÉAL Tel. Bell 6 513

"LUBY"

POUR LES CHEVEUX

A. DANAIS, L. C. D.

CHIRURGIEN-DENTISTE



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argent et platine.
Dents posées sans palais ou sur dentier en
Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de
magnifiques gencives en celluloïde. Ex-
traction sans douleur par l'électricité, et
anesthésie locale.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est
une des merveilles du jour. L'ajustement
est parfait sans être obligé d'essayer. Les
cours comprennent le Dessin des Patron, la
Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectifi-
cation, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le
Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Mont-
réal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

ACADEMIE DE COUPE

DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce sys-
tème, simple et sûr, évite l'ajustement ; en
deux heures de leçon, toute dame peut ap-
prendre à tailler à perfection ses manteaux
et robes. Nous avons aussi un système pour
les jupes qui nous permet de tailler une robe
princesse ou un manteau long en aussi peu
de temps qu'un corsage uni. Nous ensei-
gnons aussi à tailler le corsage de robe sans
couture, et toutes sortes de collets. Nous
invitons très respectueusement les dames et
demoiselles à venir visiter ce nouveau sys-
tème que nous garantissons sous tout rapport
et qui est le moins dispendieux qui soit en-
core connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis